

Publié dans
AUCLAIR Laurent, Patrick GUBRY, Michel PICOUET et Frédéric SANDRON
Régulations démographiques et environnement (chapitre 15)
Paris, éditions CEPED-IRD, 2001, pp.183-194

LE FACTEUR TOPOGRAPHIQUE, DETERMINANT DES MIGRATIONS DES DOGON DU MALI ?

Communication aux journées de l'ORSTOM.
"POPULATION ET ENVIRONNEMENT" 23-24 Septembre 1997
Véronique PETIT et Yves CHARBIT

Une enquête socio-démographique a été conduite par le POPINTER et l'INED au pays dogon, dans l'arrondissement de Sangha entre 1990 et 1993. Le recensement de la population de l'ensemble des 21 villages de cette unité administrative a constitué la première phase de la collecte : chaque chef de famille a déclaré les membres présents et les migrants, en précisant leur lieu d'émigration ; la population de droit ainsi recensée s'élève à 21370 personnes.

Les villages qui ont participé à cette enquête par questionnaire ont été sélectionnés selon différents critères : critère topographique (éboulis/plateau), critère d'enclavement (proximité avec la piste ou difficulté d'accès), niveau de développement (infrastructures disponibles, activité d'organisation non gouvernementale (ONG). Les individus interrogés sont donc uniquement les personnes présentes au moment de l'enquête ayant ou non un passé migratoire, mais le recensement permet de connaître les individus en cours de migration. A ces données quantitatives s'ajoutent des données plus qualitatives : des entretiens individuels, des entretiens auprès de groupes spécifiques (les jeunes, les anciens, les femmes, les migrants de retour). Nous avons également dressé un bilan socio-économique pour chaque village : les activités économiques (cultures maraîchères, tourisme, artisanat), la gestion du patrimoine foncier et sa transmission, les infrastructures administratives scolaires et sanitaires, et les projets de développement implantés dans les villages.

Le point de vue développé ici est double :

- le facteur environnemental, en l'occurrence un milieu topographique très contrasté, est un déterminant incontestable des migrations,

- mais son influence en se comprend que médiatisée par le contexte socio-culturel. Il en résulte un enjeu méthodologique : comprendre les migrations implique d'en faire une analyse globale, "compréhensive".

I. BREVE SOCIO-ANTHROPOLOGIE DES DOGON

La population Dogon de la région de Sangha est bien connue d'un point de vue ethnologique et sociologique (voir les travaux de Griaule, Dieterlen, Paulme, Calame-Griaule pour ne citer qu'eux), mais aucune étude démographique n'avait été conduite avant notre enquête.

Cette société se divise en castes endogames : les hommes dit libres, les cordonniers et les forgerons, ces deux dernières catégories représentant à peine 2% de la population. Les Dogon sont en presque totalité des paysans qui cultivent le mil, le sorgho, le fonio. Depuis plusieurs décennies, ils se sont spécialisés dans la culture de l'oignon, mais les cultures maraîchères ne peuvent être réalisées que dans certains villages qui réunissent les conditions topographiques et hydrauliques adéquates. Les gens de castes sont des artisans. Les forgerons, contrairement aux cordonniers, n'ont pas le droit de cultiver la terre ; ces derniers vivent surtout du commerce et investissent de plus en plus dans les activités liées au tourisme (artisanat, transport) et à la commercialisation de l'oignon à Bamako. Le développement du tourisme ne profite qu'à quelques familles (hôtellerie, guides, porteurs) des villages du plateau.

Deux principes structurent et fixent les règles de fonctionnement du groupe : l'obéissance des cadets aux aînés, la soumission des femmes aux hommes. Nous y reviendrons. Le système social traditionnel repose sur la famille, sur la reconnaissance à l'appartenance d'un lignage issu d'un ancêtre commun. La *gina*, la grande famille, se décompose en plusieurs *tire-togu*, c'est-à-dire des familles patriarcales composées de plusieurs ménages (Paulme, 1940 : 48-49).

La Falaise se divise en deux niveaux topographiques bien distincts, les éboulis et le plateau. La distinction plateau-éboulis est importante en raison de sa signification socio-anthropologique. Il est indispensable de se tourner vers l'histoire des Dogon et les grands mythes fondateurs pour comprendre l'importance des éboulis. La tradition orale rapporte qu'ils auraient quitté au XIV^{ème} siècle le Mandé. Au cours de leur périple, ils ont sans doute croisé différents peuples : les Tellem, les Peul, les Môsé, les Bambara et les Bozo. Les premiers contacts avec ces ethnies, qu'ils aient été pacifiques ou

guerriers, ont forgé l'actuel mode de communication entre eux et les Dogon : méfiance et hostilité envers les Peul par exemple, liens de parenté avec les Bozo. Cette première grande migration, qui est de l'ordre du mythe fondateur, est centrale dans l'identité des Dogon, car au terme de leur exode, ils se sont installés dans les Falaises de Bandiagara après en avoir chassé les autochtones, les Tellem. Ils en ont fait une forteresse et un sanctuaire contre les invasions successives des Peul, des Mossi, des Toucouleur. Elle est devenue consubstantielle à leur identité, au point qu'ils considèrent que les "vrais Dogon" sont ceux qui y vivent, d'où le prestige des villages d'éboulis.

II/ MIGRATIONS ET FACTEUR TOPOGRAPHIQUE

II.1 Un cinquième de la population est l'acteur de migrations

Le recensement des 21 villages effectué en 1991, a dénombré 21370 personnes, dont 55,6% résidant dans les éboulis (11866 individus) et 44,5% sur le plateau (9504 individus). Les absents recensés comme migrants représentent 19,7% de cette population (Tableau 1).

Nous pouvons distinguer, chez les Dogon trois types de migrants selon leur destination : les *migrants ruraux* de recolonisation de terres agricoles dans la plaine du Séno Gondo, les migrants internes *urbains* vers les principales villes du Mali (la capitale Bamako absorbe 80% des migrants) et les migrants *internationaux* urbains (les villes ivoiriennes -et principalement Abidjan- reçoivent 85% de ces migrants, 5% vont au Ghana).

TABLEAU 1. RÉPARTITION PAR STATUT RÉSIDENTIEL DE LA POPULATION DE DROIT DE L'ARRONDISSEMENT DE SANGHA EN 1991

Statut résidentiel	Effectifs	%
Migrants en plaine	1713	8,0
Migrants urbains internes	1320	6,2
Migrants urbains internationaux	1168	5,5
Sous-total migrants	4201	19,7
Présents	17150	80,3
Ensemble	21352*	100

(Source : enquête POPINTER-INED)

* Note : La population totale recensée est en fait de 21370 personnes, mais on a soustrait 19 individus de statut résidentiel inconnu.

II.2 Le facteur topographique

Il existe des destinations différentes selon le milieu d'origine (Tableau 2). Les migrants en plaine sont massivement originaires des éboulis. 86,6% des migrants en plaine sont nés en effet dans un des villages des éboulis, villages qui sont reliés directement aux villages de la plaine par de multiples pistes ou chemins. La plaine est le prolongement naturel à la fois historiquement et géographiquement des éboulis. Autrefois, les habitants des éboulis partaient chaque année durant la saison des pluies et jusqu'aux récoltes, dans les hameaux de cultures. Ces hameaux de cultures avec le temps se sont transformés en vrais villages, et les départs autrefois temporaires tendent à devenir définitifs pour une partie au moins de la famille. Les migrants internationaux viennent également plutôt des éboulis (63,9%). Les migrants urbains au Mali se répartissent de manière presque équilibrée entre les villages des éboulis (47,9%) et ceux du plateau (52,1%).

TABLEAU 2. RÉPARTITION DES MIGRANTS LA ZONE TOPOGRAPHIQUE D'ORIGINE

Zone topographique	Migrant rural interne	Migrant urbain interne	Migrant international	Effectifs
Plateau	13,4	52,1	36,1	1339
Eboulis	86,6	47,9	63,9	2862
Ensemble	100	100	100	-

(Source : enquête POPINTER-INED)

De manière paradoxale, les individus nés dans les éboulis choisissent d'aller au plus près, en plaine, ou au plus loin, à l'étranger. Les jeunes expliquent que même si leur désir profond est d'aller travailler en ville, ce qu'ils font durant une ou deux années, ils ne peuvent abandonner leurs parents sans perdre leur honneur et acceptent, bon gré mal gré, d'aller s'installer en plaine, les possibilités de cultures et d'élevage y étant meilleures. Les individus originaires du plateau privilégient au contraire les destinations urbaines, mais d'abord les villes maliennes (52,1%) puis les capitales de l'Afrique de l'Ouest (36,1%). Il est plus difficile pour eux de s'installer en plaine puisque leurs liens familiaux et claniques avec cette zone se sont distendus. La distance avec la plaine est également plus importante. Les habitants du plateau bénéficient en très grande partie du développement du tourisme, des infrastructures modernes administratives, sanitaires et scolaires, et de la culture maraîchère. Le fait de surcroît qu'ils soient directement reliés par la route au reste du pays, facilite le développement économique du plateau et les échanges commerciaux internes.

A ces destinations différentes (logiques socio-géographiques) correspondent des profils spécifiques (logiques socio-démographiques).

- Les migrants en plaine sont originaires des villages d'éboulis. Ils sont en union, avec une place particulière réservée aux unions polygamiques (terres à mettre en valeur). Ce sont des femmes et des jeunes.

- Les migrants urbains au Mali sont des hommes d'âge actif et en union, qui viennent surtout des villages du plateau (cause expliquée ci-dessus).

- Les migrants internationaux sont des hommes, d'âge actif et en union, qui viennent surtout des villages d'éboulis (rupture et migrants économiques au sens classique).

La définition de la typologie et des profils types constituent surtout des catégories facilitant l'analyse, ce ne sont pas catégories réifiées auxquelles la réalité doit se plier coûte que coûte.

- Le profil type défini pour chaque type de migration ne regroupe pas la totalité des individus appartenant à cette catégorie

- Ils permettent de comprendre pourquoi tel type de personnes devraient "normalement" appartenir à telle catégorie selon des critères économiques et sociaux, et pourquoi d'autres personnes se retrouvent également dans cette situation.

III MILIEU TOPOGRAPHIQUE ET LOGIQUES MICRO-LOCALES

La dichotomie des lieux d'origine prend en compte schématiquement deux zones et cherche à valoriser ce qui est commun à l'ensemble des villages, le partage d'un milieu identique, (éboulis ou plateau) les difficultés communes face au manque de terre par exemple. Par conséquent, elle a tendance à réduire voire à gommer les différences qui existent au sein de chaque zone. Que nous révèlent ces logiques micro-locales ? Ce niveau d'analyse ne remet pas en cause la dichotomie éboulis/ plateau, il s'y insère, en la complétant et en l'approfondissant.

Par *logiques micro-locales*, nous entendons l'influence déterminante que peut avoir une ou plusieurs caractéristiques propres à un village sur un phénomène commun à l'ensemble de l'arrondissement, dans notre propos, les migrations. Cette caractéristique peut être un particularisme sociologique, économique, politique voire religieux, écologique ou topographique. L'important est que cette distinction soit facilement identifiable de l'extérieur, et également acceptée par les habitants du village, et qu'elle ait des conséquences sur la proportion d'émigrants qui quitteront le village. Cette variable est un critère de différenciation, de distinction entre "*nous*" et les "*les autres*" qui peut se manifester dans plusieurs domaines.

- domaine économique : un village peut avoir développé une activité économique particulière, dans un secteur économique très précis : l'artisanat, le tourisme, les méthodes d'agriculture locale, le commerce ou l'échange avec certains marchés régionaux.
- domaine social : la structure et l'organisation sociale d'un village peut se différencier de celles des autres villages par un fonctionnement spécifique, par l'absence ou la présence d'un groupe particulier (association, caste, ONG) et le développement de ses activités. L'histoire, la personnalité des leaders peuvent donner un poids spécifique à un village et servir de référence aux autres communautés. Et dans ce village on observera peut-être des attitudes et des comportements plus dynamiques, plus novateurs que dans les autres.
- domaine écologique et typologique : cette catégorie reprend la distinction éboulis/plateau mais au niveau interne à chaque zone. En effet, si ces deux zones forment des milieux distincts, au sein du plateau et au sein des éboulis, on peut mettre en avant certaines différences inter-villages quant à l'approvisionnement en eau, à l'expansion du terroir et à son utilisation, quant aux possibilités de culture qu'offre le dessin du relief. La falaise change d'aspect entre le nord et le sud de l'arrondissement, modifiant ainsi la topographie et l'espace dans laquelle s'inscrivent les villages. De même, sur le plateau, la position des villages par rapport au bord de la falaise, s'ils sont accolés au bord du vide ou s'ils sont plus à l'intérieur du plateau, a des conséquences évidentes sur l'espace cultivable dont ils peuvent disposer.

III.1 Gogoli et Kamba : émigration internationale et culture de l'oignon

Prenons le cas de l'émigration internationale sur le plateau. Le tableau 3 montre, si l'on considère la taille de la population, que tous les villages ne participent pas de manière comparable à l'émigration internationale et ceci est d'ailleurs vrai quel que soit le type de migration. Si l'on considère que le plateau constitue un milieu homogène, on devrait observer un résultat similaire dans tous les villages. Les différences suggèrent l'existence d'autres facteurs qui modulent les contraintes du milieu, les renforcent ou au contraire les atténuent. Gogoli (259 habitants) a autant de migrants internationaux que Kamba (2384 habitants), alors que la population de ce dernier village est huit fois supérieure à celle de Gogoli. Comment expliquer ce résultat ?

TABLEAU 3. PROPORTION DE MIGRANTS SELON LE VILLAGE D'ORIGINE

Villages du plateau	Population de droit	Migrants internationaux	Migrants ruraux internes	Migrants urbains internes	Ensemble des migrants
Kamba	2384	1	0,4	8	9,4
Ogol-leye	1947	4,1	1,2	7,5	12,8
Ogol-da	908	2	1,5	2	5,5
Sanghi	447	2,9	0,2	6,7	5,7
Baru	494	5,1	0,4	0	12,2
Ingele	552	0	0	0	0
Dini	588	4,4	0,8	8,7	13,9
Diameni	1245	6,6	5,7	5,3	17,6
Bongo	680	7,1	3,6	7,7	18,4
Gogoli	259	10,2	1	5,4	16,6
Ensemble	9504	3,7	1,6	6	11,4

(Source : enquête POPINTER-INED)

Revenons à une description plus terre à terre de ces deux villages. La situation topographique de Gogoli sur le bord de la falaise, la proximité du village frère Bongo (200 mètres environ les séparent), le fait qu'entre Gogoli et Ogol, à l'exception d'une petite vallée, le rocher est présent partout sur plateau, ne permettent pas aux habitants de Gogoli de disposer de suffisamment de terres proches du village. Toutes les familles du village doivent donc rechercher, face à cette pénurie de terres, d'autres parcelles plus éloignées sur le plateau ou en plaine. Parcelles qu'ils obtiendront sur le terroir des villages voisins, notamment Bongo et Diameni, ou bien, beaucoup plus loin, sur le plateau ou en plaine. Durant l'hivernage, nous avons vu les hommes surveiller depuis le bord de la falaise à Gogoli, si la pluie tombait dans leurs champs dans la plaine. Certaines familles réussissent à obtenir des jardins d'oignons, soit au barrage d'Ogol-leye, soit à celui de Bongo. Mais à l'exception du chef de famille Amon Dolo, aucune autre n'est réellement organisée dans la production et le commerce de l'oignon, et par conséquent ils sont 10,2% à chercher une solution à leurs problèmes -payer les impôts, se nourrir- dans l'émigration internationale.

Kamba, situé plus à l'intérieur du plateau, est plus favorisé en terme d'espace, de possibilité d'expansion, de création de jardins d'oignons. La topographie permet de stocker l'eau dans de petites dénivellations. De plus, dans les villages à mi-chemin sur la piste entre Sangha et Bandiagara, les paysans ne connaissent pas les difficultés d'approvisionnement ou d'enclavement ; les taxis, les transports qui se rendent à Ogol, passent obligatoirement devant leur porte. Kamba, contrairement à Gogoli, a eu la possibilité de développer une production d'oignons conséquente et d'organiser son écoulement vers Bamako.

Les habitants de Kamba ont la réputation d'être riches, relativement bien sûr à ceux des autres villages, "*les hommes paient la part d'impôt de leur femme*", ce qui paraît inconcevable ailleurs, un homme ayant déjà du mal à assurer sa propre part. Ils sont donc à peine 1% à s'exiler à l'étranger. Du travail et des pluies favorables durant l'été leur assurent une récolte qu'ils peuvent vendre immédiatement ou conserver pour la céder plus tard avec un bénéfice accru, alors que l'exode n'offre que des incertitudes, des dangers, des coûts, sans garantie de revenir avec un bénéfice.

La culture de l'oignon est certes pénible, mais sauf catastrophe météorologique, elle assure un revenu intéressant. La culture de l'oignon est exigeante, telle que pratiquée par les Dogon. Les travaux dans les jardins d'oignons se déroulent entre novembre et février, sans compter le travail à l'origine de création de ces jardins, carrés de terres bordés par des pierres où l'on a transporté terre et fumure. Durant toute la croissance de la plante il faut l'arroser, et dès l'aurore les Dogon se rendent à leurs jardins où durant de longues heures ils vont porter arrosoirs et Calebasses d'eau, de la rivière (ou du barrage) à leurs plantations. Une fois que l'oignon est arrivé à maturité, il est cueilli. Les oignons sont ensuite pilés, mis en boulettes qu'on laisse sécher au soleil. Les pluies (pluies dites des manguiers en février-mars) sont redoutées lorsqu'on laisse sécher les oignons sur les rochers à côté des jardins ou sur les terrasses des maisons. Soit le pilage des oignons se fait directement à côté des jardins et on transportera ultérieurement les boulettes (on laisse un gardien la nuit), soit on ramène la récolte au village et c'est là qu'on fera le travail. Le pilage est effectué en groupe, entre membres de la famille, ou entre amis. On pile d'abord la récolte de la famille (des jardins communs), puis celle de la fille, ou du fils. Quand les boulettes ont bien séché, elles sont stockées dans de grands sacs de jute ou dans des paniers en osier. Dès février, on voit le va-et-vient des camions sur la piste de Sangha, qui prennent livraison de la production d'oignons, afin de la livrer à Bamako où les Dogon ont installé un marché de l'oignon

III.2 Ingele : structure sociale et migration

Le tableau 3 montre que le village d'Ingele brille par son absence totale (n=0) de migrants, se distinguant donc de tous les autres villages du plateau, quel que soit le type de migration. Que possède donc ce village que les autres n'ont pas, quelles richesses ou quel secret, lui permettent d'éviter d'envoyer ses enfants loin du pays?

Nulle recette magique pour expliquer cette situation, mais simplement le fait que ce village compte une forte minorité de gens de castes, des cordonniers. A la différence des forgerons, leur caste ne leur interdit pas la culture de la terre, mais même s'ils

cultivent leurs champs, ce n'est pas leur activité favorite, ni la plus rémunératrice. Ils préfèrent le travail du cuir, produisent divers objets artisanaux (objets traditionnels qu'ils adaptent aux goûts des touristes (calebasses décorées par exemple, pagnes), le commerce : ils achètent puis revendent de la pacotille, des cigarettes, sucre, allumettes, thé, etc... Ingele, étant situé à proximité d'Ogol, qui est le centre touristique et le lieu d'arrivée et d'hébergement des touristes, les gens d'Ingele ont développé leur artisanat et créé des magasins où ils vendent des objets d'art dogon, commerce très lucratif. Leurs activités commerciales peuvent les mener jusqu'à Mopti, Bamako, ou profondément à l'intérieur de la plaine. Ils sont assez mobiles mais ils ne rentrent pas dans la catégorie de migrants, car leurs déplacements sont de courte durée, inférieurs à deux mois.

IV. LE GENRE "MODULE" LE FACTEUR TOPOGRAPHIQUE

IV.1 Le constat démographique

Sur 1314 chefs de famille, on ne compte que 14 femmes (Tableau 4). Parmi elles presque huit sur dix sont âgées et veuves.

Les familles sont d'une taille réduite dans les éboulis, 13,4 personnes en moyenne contre 32 personnes sur le plateau, et elles sont surtout composées de personnes âgées et d'enfants.

La famille dans les éboulis est souvent composée d'un seul ménage et l'âge moyen des individus qui la composent est plus élevé que sur le plateau. Et surtout, lorsqu'une femme est chef de famille c'est toujours dans un village d'éboulis.

Tableau 4. Répartition des chefs de famille selon le sexe et l'origine topographique

Zone topographique	Hommes	Femmes
Plateau	31,3	0
Eboulis	68,7	100
Ensemble	100	100
Effectifs	1300	14

(Source : enquête POPINTER-INED)

A l'évidence, il nous faut expliquer deux au moins de ces résultats

- pourquoi y a-t-il si peu de femmes chefs de famille ?
- quelle spécificité des villages d'éboulis explique cet ensemble de caractéristiques socio-démographiques et en particulier l'accès des femmes au statut de chef de famille ?

Pour rendre compte de toutes ces caractéristiques, il faut faire appel à plusieurs problématiques et les combiner c'est à-dire avoir une vision *compréhensive* des migrations.

IV.2 Le statut de la femme dogon

La problématique du genre est indispensable pour rendre compte de ces résultats. Dans la société dogon, l'homme est toujours l'aîné de la femme et ce sont les aînés qui disposent du pouvoir de décision. Statutairement, être femme c'est donc être considérée comme appartenant à la catégorie des cadets, en dehors de toute considération d'âge. La relation de sexe prime donc sur la relation d'âge. En effet "les femmes ne sont pas reconnues comme les égales des hommes ; on les tient socialement pour leurs cadettes. La femme ne doit pas boire avant un homme. Elle ne doit pas non plus manger avant lui, même s'il s'agit d'un garçon, car 'l'homme est plus âgé que la femme' " (Calame-Griaule, 1965 : 360). Et Paulme avait noté que la femme n'appartient pas à la famille de son époux et qu'elle reste une étrangère, même après plusieurs années de mariage (Paulme, 1940 : 144, 418 et 1935 : 37, 145, 263).

De cette hiérarchie sexuelle, il résulte qu'une femme n'a guère de chance d'être chef de famille et qu'elle ne peut être dépositaire de cette autorité que dans des circonstances exceptionnelles qui obligent le groupe à aller contre un des principes structurants de sa culture. Dans une situation socialement normale, le chef de ménage est obligatoirement l'aîné mâle des individus présents de la famille. Les femmes ne sont donc chefs de famille que dans des situations très précises. Elles n'exercent pas cette fonction avec toutes les prérogatives qui y sont attachées, en particulier le pouvoir économique et politique. Elles sont sous le contrôle des autres hommes de la famille, sous le regard des anciens du village et elles ne décident que par procuration.

Ainsi, c'est en général le frère du conjoint de la femme qui détient les ressources. Les grains qui nourrissent la famille quotidiennement sont entreposés dans un grenier mâle, celui du chef de famille traditionnellement, la femme ne complétant l'alimentation qu'en cas de nécessité par ses propres réserves (Bouju, 1984 : 133-134). Le "grenier mâle", *gê ana*, est d'ailleurs le plus grand de tous les greniers. Il peut contenir 80 à 120 paniers d'épis, c'est-à-dire de 1600 à 2400 kg de grains. En disposer, c'est affirmer son pouvoir, nourrir des individus, c'est en faire ses dépendants, c'est maîtriser leurs destinées. La femme ne dispose pas de ces réserves.

IV.3 Stratégies de survie et identité collective

Pour comprendre ces données démographiques, il faut aussi prendre en compte les facteurs économiques, et plus précisément dans ce milieu très dur, les conditions de survie, mais aussi la dimension anthropologique, en l'occurrence la signification symbolique de la falaise. Il faut enfin établir leur articulation avec le statut de la femme. Nous avons montré que les femmes deviennent chef de famille uniquement là où les structures familiales sont les plus affaiblies et où la situation économique est la plus dégradée.

C'est le cas des villages d'éboulis. Ces villages souffrent de *surpeuplement*, et les Dogon ont dû coloniser la plaine qui s'étend au pied de la falaise. Aujourd'hui, ceux qui sont partis en plaine procurent aux vieux restés au village d'origine les sacs de mil qui leur permettront d'assurer la soudure.

Par conséquent, *le pouvoir économique* est en fait de plus en plus dans les villages de plaine, qui assurent une plus grosse production de mil, et le fait que des femmes soient chefs de famille dans ces villages d'éboulis est bien l'indice d'un déplacement du pouvoir, car une femme "peut" diriger des enfants, ou d'autres personnes âgées *qui sont toutes des personnes dépendantes*.

En réalité, ces femmes, veuves et âgées le plus souvent, vont se retrouver à la tête de quelques personnes d'un statut mineur, les enfants et autres vieilles personnes, ce qui est socialement tolérable, une telle situation ne remettant pas en cause le fonctionnement d'une société qui repose sur la double hiérarchie de l'âge et du sexe. Une femme peut donc plus "aisément" se retrouver à la tête d'une cellule familiale réduite faute d'hommes, car ces derniers sont très souvent partis s'installer définitivement ou temporairement dans les villages de culture en plaine.

Le siège de la grande famille, la *gina*, reste cependant dans le village d'origine dans les éboulis. C'est là que sont les fétiches des familles et celles qui ont quitté les éboulis faute de ressources suffisantes pour s'installer dans les villages de plaine, y reviennent pour toutes les grandes fêtes dogon, comme le *boulo* (fête des nouvelles semences) ou le *dama* (cérémonie de relevé de deuil). Si cette dimension identitaire n'existait pas, il n'y aurait aucune raison que la famille continue à s'accrocher aux éboulis et on observerait l'abandon définitif de ce milieu hostile.

Mais il s'agit peut-être d'une situation de transition, puisqu'avec l'islamisation des Dogon et le recul de l'animisme, ces fêtes perdent de leur importance.

On le voit, c'est cet ensemble de facteurs anthropologiques, économiques, socio-culturels, au sein desquels la contrainte écologique s'inscrit, qui explique que les femmes n'ont guère de chance de devenir chef de famille et seulement dans les éboulis. Et même si le recensement exhaustif qui a été réalisé n'en a décompté que 14 sur 1314,

ce faible nombre est sociologiquement significatif au niveau socio-anthropologique, car il est parfaitement cohérent avec la logique socio-culturelle de la société dogon.

V. CONCLUSION

Nous avons donc testé l'hypothèse selon laquelle la situation topographique du pays dogon, les conditions écologiques légèrement différentes mais néanmoins significatives, entre le plateau et les éboulis ont des conséquences en termes de déséquilibre, d'accès différencié aux ressources économiques, culturelles et sociales. Il en résulte que ces deux milieux diffèrent quant à leurs possibilités d'expansion, aux opportunités de développement qui leur sont offertes et ceci influence les stratégies migratoires mises en œuvre dans chaque milieu pour faire face aux problèmes contemporains (sécheresse, impôt, volonté d'indépendance, etc.).

Nous avons aussi montré que ce seul facteur n'explique pas à lui seul un phénomène aussi complexe que les migrations et qu'il faut à la fois

- changer d'échelle, en passant de la distinction plateau/éboulis au niveau des villages)
- changer de problématique, et prendre en compte l'identité, entendue au sens anthropologique, le genre, les stratégies de survie. Toutes trois sont indispensables à la compréhension des migrations, car elle médiatisent l'influence de la contrainte topographique.

C'est bien d'une démographie compréhensive qu'il s'agit. Nous reprendrons à notre compte la réflexion de Quesnel, la distinction "entre les différentes approches [micro/qualitatif ou macro/quantitatif] ne s'opère plus, ni par rapport à leur échelle, ni par rapport à leurs modalités spécifiques de réalisation mais bien plutôt par rapport à leur capacité à rendre compte d'un aspect de la problématique plutôt qu'un autre. Dit ainsi, c'est leur complémentarité qui apparaît à l'évidence et non plus leur opposition" (Quesnel, 1985 : 330). Nous ajouterons simplement que si la démographie a trop souvent oublié le facteur environnemental, c'est parce qu'il prend tout son sens dans une perspective macro sociologique, ou économique, alors que le démographe travaille au niveau micro, même s'il agrège ensuite ses données, parce qu'il dispose le plus souvent d'enquêtes sur échantillons d'*individus*. Les progrès dans la prise en compte de l'environnement supposeront donc de diversifier les méthodes de collecte

BIBLIOGRAPHIE

- BOUJU Jacky, 1984,
Graine de l'homme, enfant du mil, Société d'Ethnographie, Paris, 251 p.
- CALAME-GRIAULE Geneviève, 1965,
Ethnologie et langage, la parole chez les Dogon, Paris, Gallimard.
- CHARBIT Yves, PETIT Véronique, 1996
"Migrations et rôles familiaux : mesure démographique et contextes culturels" *Revue Européenne des migrations Internationales*, vol 12, n°2, pp. 25-43.
- DIETERLEN Germaine,
- 1941, *Les âmes dogon*, Paris, Institut d'Ethnologie.
- 1956, " Parenté et mariage chez les Dogon ", *Africa*, Londres, vol. XXI (2).
- GRIAULE Marcel, 1948,
Dieu d'eau, entretiens avec Ogotemméli, Paris, Editions du chêne, 247 p.
- PAULME Denise, 1940,
L'organisation sociale des Dogon, Paris, Domat-Montchrestien, 603 p.
- PAULME Denise et LIFCHITZ Deborah, 1936,
"Les fêtes des semailles en 1935 chez les Dogon de Sanga", *Journal de la Société des Africanistes*, Paris, tome VI, pp. 117-146.
- PETIT Véronique,
- 1994, "Ana-yana : ceux qui partent loin du pays Dogon (Mali)", *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 10 (3), pp. 111-136.
- 1998, *Migrations et société dogon* , l'Harmattan, Paris , 436 p.
- PETIT Véronique, VANDEWALLE Hélène, 1991,
"Méthodologie et premiers résultats du recensement de l'arrondissement de Sangha (pays dogon- Mali)", *Etudes Maliennes*, n°44, Institut des Sciences Humaines, Bamako, p 40-50.
- QUESNEL André, 1985,
"Objectifs et formes de l'approche qualitative dans les études démographiques menées dans les pays à statistiques incomplètes", *Chaire Quetelet, Au-delà du quantitatif, espoirs et limites de l'analyse qualitative en démographie*, dirigé par Hubert Gérard et Michel Loriaux Institut catholique de Louvain, Institut de démographie, pp. 321-345.